LA MAISON DU CRIME.

Mme Gerbault arrêta son cheval, sauta sur le quai et, un pot de grès brun à la main, se dirigea vers le point de la haie d'épine où, chaque matin, elle trouvait la boîte de fer-blanc que Mme Forget y suspendait le soir.

Elle dut faire effort pour décrocher l'anse qui courbait de façon insolite la branche lui servant de support. Le couvercle soulevé, elle vit avec surprise une couche plissée de crème jaune, et d'un tour-de-main, fit couler de lourds caillots qui fleurirent l'herbe à ses pieds.

Mme Forget n'avait donc pas pris son lait la veille ?

La laitière regarda par dessus la haie : la porte et les fenêtres de la maison étaient closes. Elle alla jusqu'au portillon à claire-voie, le secoua sans qu'il cédât. Alors, elle appela. Mais n'entendant aucun bruit, ne voyant pas remuer les rideaux, elle reporta son pot dans la voiture, attacha le cheval et grimpa le sentier en pente qui, perpendiculairement à la route, longeait le jardin, où elle pénétra, après un détour, dans les prés.

— Tom !.... Tom !....

Le braque de Mme Forget, la tête basse, venait d'une marche oblique à la rencontre de Mme Gerbault. A deux pas d'elle, il s'arrêta, poussa de petits cris.

— Où elle est, sa maîtresse, mon bon Tom ?....

Le chien rampa sur le sol jusqu'auprès de la laitière dont il flaira la robe. Puis il se releva et partit vers le fond de l'enclos.

Comme cette femme ne le suivait point, il revint sur elle qui gravissait les marches du perron, lança un appel et retourna sur ses pas en regardant par-dessus son épaule.

Mme Gerbault avait la main sur le bouton de la porte quand, pour la troisième fois, Tom, recommençant son manège, donna fortement de la voix : il fallut le suivre.

Arrivé au petit hangar sous lequel Mme Forget entassait ses fagots, il s'assit en hurlant auprès du cadavre de la vieille femme dont les yeux étaient comme des noix et dont la langue, toute noire, pendait hors des lèvres tuméfiées autour desquelles voltigeait un essaim bleu de mouches bourdonnantes.

L'après-midi, des messieurs de la ville pénétrèrent dans la maison avec le maire, le garde champêtre et le lendemain, on lut dans les journaux que "le parquet s'était transporté sur les lieux."

Trois jours plus tard, les mêmes personnages revinrent. Ils étaient suivis de deux gendarmes encadrant un de ces traîneurs de routes, dont la seule vue paralyse les femmes qui les croisent dans la campagne.

Celui-ci avait le poil roux, la peau plus violacée que la pelure du brugnon, les yeux hagards et il grinçait des dents en secouant la tête à petits coups, comme pour en faire tomber la vermine : ce nomade fou était l'assassin de Mme Forget !

Il s'était introduit la nuit venue, dans le hangar, y avait dormi et, au matin, en venant chercher du sarment pour allumer son feu, la vieille l'avait trouvé là. Le dément s'était éveillé, et pris d'effroi à la vue de cette malheureuse, presque impotente, qui se dressait devant lui, alors que les brumes du sommeil obscurcissaient encore son cerveau ténébreux, il avait bondi sur elle et l'avait étranglée.

On ne connaissait aucun parent à Mme Forget et l'on se demandait à qui irait son bien, quand un neveu éloigné arriva pour entasser, sur une voiture, les objets de quelque valeur, faire enlever les autres par un brocanteur et essayer de vendre la propriété ; mais nul n'osa acquérir cette maison où un crime avait été commis et lorsqu'aux premiers jours de l'hiver, les portes et les fenêtres en furent fermées on estima que jamais plus elle ne serait habitée. Pourtant, avec mars, les Parisiens commencèrent à arriver pour louer les villas. Et l'on apprit que celle de Mme Forget, ayant trouvé acquéreur, allait être transformée en hôtel.

Ce fut un bel émoi. Au lavoir, au cabaret, on ne s'entretenait que de l'événement. On se demandait quels étaient les nouveaux propriétaires, d'où venaient ces gens assez dépourvus de scrupules pour avoir osé acheter ce bien maudit. Et lorsqu'on sut qu'ils s'appelaient Strauss, qu'ils étaient Suisses, chacun éprouva comme un soulagement : n'avait-on pas une raison de plus pour les mépriser et les haïr, puisqu'ils étaient étrangers !....

Combien on était impatient de les connaître ! Enfin, un matin, on signala leur présence. Tout le village les voulut voir. Les hommes oubliant que le travail les réclamait aux champs, les femmes que leurs bêtes les attendaient, et les enfants, que la cloche de l'école avait sonné depuis longtemps, allaient et venaient sur le quai, épiant par dessus la haie l'hôtelier et sa femme qui, debout dans le jardin, parlaient en se désignant mutuellement du doigt différents points de la façade.

Et l'on échangeait entre soi des signes de tête et des coups d'œil qui en disaient plus long que toutes les paroles....

Buffault, le serrurier, Albessart, le peintre, et Randuineau, le maçon, qui s'étaient retrouvés là et se concertaient, pénétrèrent dans l'enclos d'un air décidé. Ils se dirigèrent, casquette en main, vers les propriétaires avec lesquels ils s'entretinrent quelques minutes. Lorsqu'ils revinrent sur le quai, ils avaient un petit sourire aigre et Randuineau assura que : "C'était de c'te vermine qui ne ferait pas seulement gagner un sou aux gens du pays qu'elle vient ronger."

Comprenant que leurs offres de service avaient été repoussées, tous ceux qui n'avaient aucune denrée à vendre, ni aucun travail à proposer, goûtèrent une certaine joie à constater leur dépit.

Le lendemain, des ouvriers survinrent, et, un mois durant, travaillèrent. Quand ils se retirèrent, la maison était récrépie en rose. Des balcons en bois rouge foncé régnaient devant les fenêtres et une large terrasse rustique, supportée par un soubassement de maçonnerie s'étendait devant tout le rez-de-chaussée.

La haie avait été largement ouverte, le portillon remplacé par une grande porte surmontée d'un toit de chaume et d'une enseigne sur laquelle on lisait :

VILLA BEAU SITE
"Pension Bourgeoise"
MATELOTE. — FRITURE

Dès la porte franchie, on contournait par une petite allée sablée, une pelouse au milieu de laquelle, sous un parapluie tout ruisselant, un petit garçon et une petite fille vêtus d'une chemise se tenaient en équilibre la main dans la main sur un bloc de rocaille émergeant d'une vasque où s'ébattaient des poissons rouges.

Sur les plates-bandes, au pied des fusains et des troènes, de gros champignons de faïence étaient des sièges inconfortables mais pittoresques. Un jeu de tonneau vert, tout neuf, montrait ses arceaux, son batracien bâilleur et sa petite roue à palettes. Une énorme boule étamée attendait, sur son trépied que les futurs hôtes de la villa vinssent ricanant, et se poussant du coude, lui faire des grimaces.

— Il viendra me donner des nouvelles de sa peinture quand une fois l'hiver aura passé dessus, dit Albessart.

Maudru, le patron du "Rendez-Vous des Cyclistes", qui, jusqu'à l'arrivée des Strauss avait été le seul hôtelier du pays, assura :

Tout ça ne durera pas autant que les contributions et son auberge, c'est moi qui l'aurai....et avant deux ans.... et pour une bouchée de pain encore....

— On voirra, se contenta de dire Thouvenot.

L'aspect séduisant de "Beau-Site", la modicité des prix, l'accueil que les Strauss réservaient à leurs hôtes firent merveille : chaque semaine, du samedi au lundi, toutes les tables furent occupées et les chambres louées.

Maudru, dont la maison était déserte, restait des jours entiers sur le pas de sa porte, la serviette sous le bras, à inspecter la route. Apercevait-il un groupe de touristes se dirigeant vers le village, il se promettait de l'arrêter, de le retenir. Mais, arrivés à sa hauteur, les gens regardaient son minable chalet, faisaient la moue et allaient à "Beau-Site."

Les poings serrés, Maudru rentrait alors dans la salle, jurait comme un païen et proférait d'horribles menaces à l'adresse des Suisses.

Pourtant, un jour, il reprit sa sérénité, et ce changement d'humeur coïncida avec l'apparition, aux vitrines de la mercière, de l'épicier et du marchand de tabac, d'une carte postale illustrée qui fit sensation. On y voyait représentée la villa "Beau-Site" surmontée de deux médaillons symétriques contenant les portraits de Mme Forget et du chemineau fou. La légende du cliché principal était : "La maison du crime", celle des médaillons : "la victime", "l'assassin".

Chacun voulut posséder cette vignette, l'envoyer à ses amis. On en acheta d'énormes quantités. Tous les commerçants durent en exposer à leur devanture. Maudru installa devant sa porte un tourniquet qui en supportait des centaines, Thouvenot l'imita et commanda même à Albessart une grande pancarte bariolée devant laquelle on était forcé de s'arrêter tant les lettres en étaient énormes.

La fièvre commune n'avait épargné que les Strauss, et des gamins envoyés par des touristes acheter des cartes chez eux, étaient revenus en disant : "Ne savent point ce que ça veut dire !" Maudru avait ricané :

— L'apprendront peut être bien plus tôt qu'ils ne voudront.

Et Randuineau :

— C'est des choses qui arrivent....

Le dimanche suivant, on trouvait des cartes sur le siège des canots louées par Tabary, les coussins des voitures et les banquettes de l'omnibus de la gare. A mesure qu'elles disparaissaient, de mystérieuses mains en plaçaient de nouvelles. Des galopins, parcourant le quai, hurlaient en tâchant d'imiter l'accent des camelots parisiens :

— La maison du crime ! Le portrait de la victime et de son assassin !....Deux sous la carte !

On s'informait et le passeur et Tabary et les cochers et le messager et la mercière racontaient le drame. Ils mettaient tant de chaleur à leur récit qu'on en était tout ému.

Et si, ce dimanche là, le "Rendez-Vous des Cyclistes" fut achalandé comme à ses plus beaux jours, cinq personnes seulement étaient arrivées chez les Strauss quand sonna l'heure du déjeuner : la terrasse où, d'ordinaire, il ne restait jamais une place inoccupée était presque déserte.

Les convives jouissaient de la bonne chère, de la douceur du jour, lorsqu'ils virent voltiger par-dessus la haie des paquets de cartes qui vinrent retomber sur les tables. A leurs questions on répondit évasivement :

— Nous ne savons pas, nous ne sommes ici que depuis le commencement de la saison.

— Les gens du pays doivent être au courant, nous nous ferons raconter ça.

Une heure après, ils n'ignoraient plus rien du drame.

Un couple prit prétexte d'un coup de vent qui s'éleva, vers cinq heures, pour regagner Paris, et c'est pour trois personnes qu'on servit le dîner. C'était un désastre !

Les conséquences de la cabale montée contre eux apparurent alors aux Strauss et un grand désespoir s'empara d'eux.

Pourtant, ils trouvèrent la force de se consoler mutuellement et de se dire que la haine dont on les poursuivait finirait par tomber et qu'il y aurait encore pour eux des dimanches fructueux.

Un peu d'espoir leur revint, d'ailleurs, au cours de la semaine : sept personnes descendirent à "Beau-Site" et s'y installèrent pour un séjour prolongé.

Comme ils s'efforçaient de rendre leur villégiature confortable, comme ils surent les choyer, les entourer de soins attentifs, ces pensionnaires, que chaque jour, ils tremblaient de voir partir.

Mais, outre qu'ils se trouvaient très bien à "Beau Site", ceux ci étaient tels que les histoires racontées dans le pays n'avaient sur eux aucune prise : c'étaient deux vieux Anglais, l'homme et la femme, qui n'entendaient point notre langue ; un peintre taciturne qui, de l'aube à la nuit, errait sur le fleuve dans une yole, et deux couples tapageurs, trouvant "tres rigolo" de vivre dans une maison où "une vieille avait été refroidie".

Cependant, les dimanches se succédaient sans que les clients de passage fussent plus nombreux et, à la fin de chaque journée dominicale, les Strauss avaient conscience d'avoir fait un pas de plus vers la ruine.

Puisque personne ne voulait plus venir chez eux, il leur faudrait quitter ce pays, abandonner cette entreprise qui avait absorbé tout leur avoir, en laquelle résidait le seul espoir de leurs vieux ans, retourner dans les grandes villes, se placer, lui, comme cuisinier, elle, comme femme de chambre.

....Les deux couples tapageurs et le peintre étaient partis depuis longtemps, seuls les vieux Anglais s'obstinaient à rester à "Beau Site". L'été agonisait.... si l'arrière-saison était belle peut-être viendrait-il encore quelques touristes puis, une à une les villas seraient fermées, les Parisiens quitteraient le pays qui s'engourdirait pour la longue nuit hivernale.

Maudru envisageait cela sans angoisse : son année après avoir été sérieusement compromise, se soldait par un bénéfice égal à la moyenne.

Mais les Strauss, à bout de ressources, sentaient venir le moment où il leur faudrait abandonner la lutte.

Malgré l'imminence du désastre, ils ne se communiquaient point leurs tristes pensées et chacun s'efforçait, pour ne pas augmenter l'angoisse de l'autre, de se composer un masque impassible.

Aux soucis de Mme Strauss s'ajoutaient les craintes que l'état de santé de son mari lui faisait concevoir.

Un été avait suffi pour creuser de rides son front et ses joues, blanchir ses cheveux, faire de lui un vieil homme. Parfois, il avait un regard fixe inquiétant.

A sa femme qui le suppliait de consulter un médecin, il répondait brutalement. Et quand elle insistait, il fuyait farouche, cacher son désespoir au fond du jardin, dans le petit hangar transformé en cuisine, où, seul, des journées entières, il restait enfermé sans qu'on sût ce qu'il faisait ni quelles pensées roulaient dans sa tête.

Un jour, on entendit un bruit d'objets brisés, puis des cris horribles venir de la cuisine. Un des garçons enfonça la porte et aperçut son patron qui, les cheveux brillants de sueur, la bave aux lèvres, regardait devant soi avec une sorte d'effroi, comme une bête traquée qui se apprête, dans un suprême effort, à foncer sur les chiens....

Mme Strauss écarta le garçon, se précipita vers son mari qui, calme soudain à sa vue, s'effondra à ses pieds en sanglotant.

Il resta ensuite prostré pendant plusieurs heures à promener autour de lui un regard hébété, à balbutier des phrases confuses où, sans cesse, revenaient les mots : "cheminеau.... vieille.... étrangler.... maison du crime...."

Dans la soirée, un médecin l'examina longuement et diagnostiqua une attaque de "delirium tremens" : Strauss devait, depuis des mois, à l'insu de tous, chercher dans l'alcool l'oubli de ses tristesses. Son cas était excessivement grave et il faudrait exercer sur lui une surveillance de tous les instants si on voulait l'arracher à son vice, à la mort certaine....

L'excès de sa douleur donna à Mme Strauss un surcroît d'énergie. Si elle n'avait pu triompher, malgré toute sa vaillance, de la méchanceté des hommes, elle saurait bien vaincre le mal qui rongeait celui qu'elle sauverait contre lui-même, dût-elle y user ses dernières forces.

Alors commença entre elle et le malheureux qui, pour retourner à son poison, trouvait chaque jour de nouvelles ruses, un combat sans trêve d'où elle se flattait déjà de sortir victorieuse, lorsqu'un nouvel accès se déclara.

C'était par un après-midi pluvieux de la fin de septembre. Les deux vieux anglais étaient assis pour le thé dans la salle à manger. Mme Strauss, la face collée aux vitres d'une fenêtre, regardait la pluie effeuiller les dernières fleurs du jardin. Un grand silence triste régnait dans la maison.

Tout à coup, un cri féroce le vola et Mme Strauss s'étant retournée, aperçut son mari devant elle, tremblant d'effroi, la bave aux lèvres et les cheveux collés sur le front par la sueur : comme lors de sa première crise !....

Cette fois encore il se calma en reconnaissant sa femme :

— Emmène moi d'ici.... emmène-moi, balbutiait-il.... elle est revenue, la vieille.... je l'ai vue.... j'ai peur !....

Aidée d'un garçon, Mme Strauss voulut faire sortir son mari de la salle pour l'aller coucher. Mais il s'y refusa et, pris d'une rage subite, il renversa tables et chaises, lança dans les fenêtres et les glaces tous les objets qu'il put saisir. Terrorisés, les deux vieux Anglais, malgré la pluie, s'étaient enfuis de cette maison où le possédé continuait à hurler.

Insoucieuse du danger, toute à son désir de le calmer, sa femme le suivait pas à pas.... Lorsque le sol de la salle fut jonché de débris, il s'arrêta, réfléchit puis, d'une voix suppliante, demanda qu'on le conduisît dans la cuisine.

Sa femme y consentit. Dès qu'il fut dans son refuge, il exigea qu'on le laissât seul et s'enferma. Mme Strauss écouta à la porte : aucun bruit ne lui parvint. La crise sans doute était passée. Mais, vers le soir, et toute la nuit, on entendit des cris, des hurlements, des appels rauques. Enfin, au matin, tout bruit cessa de nouveau.

Mme Strauss craignant que le fou ne se fût tué, pénétra dans la cuisine : étendu sur le sol, son mari dormait. Elle s'agenouilla auprès de lui et à la vue de cette face contractée par la douleur et la folie, toute son énergie tomba.

Elle qui, depuis l'horrible révélation que lui avait faite le médecin n'avait pas versé une larme, ne put retenir un sanglot.

Le dément s'éveilla et dans ses yeux elle lut une terreur telle que, prise d'effroi à son tour, elle eut un brusque mouvement de recul.

D'un bond il fut sur pied, poussa un appel désespéré, et ce malheureux qui, dans sa folie, s'était identifié au chemineau assassin, saisit sa femme à la gorge.

De ses deux mains crispées, il lui fit jaillir les yeux des orbites et la langue hors des lèvres....

Puis il sortit en courant, franchit la haie, sauta sur le quai et de là dans le fleuve dont les flots fumeux se refermèrent sur lui....

.....

La villa "Beau Site" est close à jamais. Déjà le toit de tuiles s'affaisse, deux persiennes à demi arrachées de leurs gonds, pendent le long de la façade que de grandes lézardes balafrent, que la lèpre ronge et que la vionne étreint.

Le groupe puéril des enfants s'est écroulé, la vasque de rocaille a disparu sous les hautes herbes et les chardons qui ont envahi la pelouse.

Drageons et rejets de souche percent partout le sol. Bientôt les arbres crèveront les murs de leurs branches, traverseront le toit pour tisser autour de la maison maudite un impénétrable linceul végétal...

CUISINE.

Foie de veau à la bourgeoise.

Larder le foie de gros lardons et l'envelopper d'une toilette, le faire revenir dans la casserole avec un morceau de beurre, le retirer ; faire revenir dans le même beurre, du lard de poitrine coupé en dés, une douzaine de petits oignons, les retirer lorsqu'ils auront pris couleur.

Faire un roux, mouiller avec moitié eau et moitié vin blanc, de façon que le foie baigne aux 3/4, saler poivrer, ajouter un bouquet garni et un morceau de sucre ; remettre le foie, le lard et les oignons, laisser cuire pendant 3 heures à tout petit feu. On peut y ajouter des champignons ½ heure avant de servir.

Purée de perdreaux.

Prendre les chairs de perdreaux rôtis, ôter la peau et les nerfs, les hacher, les piler dans un mortier avec un peu de sauce béchamel épaisse, faire chauffer un moment, servir avec des œufs durs ou des croûtons frits. Cette purée peut être placée dans des coquilles Saint-Jacques et gratinée au four.

Ces divers accommodements peuvent s'appliquer à tout le gibier à plumes.

Potage royal

Un demi litre de bouillon, y mélanger 8 œufs entiers et cinq blancs. Beurrer de petits moules, y verser la préparation, faire prendre au bain-marie et au four, puis mettre à refroidir dans l'eau froide. Au moment de servir, démouler la gelée qui doit être très ferme, la couper en rondelles ou en carrés, la mettre dans une soupière et verser dessus un bon consommé chaud. Servir immédiatement.

Ménage modeste.

Monsieur, interrompant la lecture du journal et s'adressant à sa femme :

—Tu as vu, Adélaïde, le lapin qui a considérablement augmenté ?

Et Adélaïde, avec un gros soupir :

—Allons, mon manteau de zibeline, ça ne sera pas encore pour cette année !

L'HOMME SANS FIGURE

Les épaules en avant, la tête basse comme alourdie par les pensées qui l'absorbaient, l'homme paraissait fuir, il marchait vite, regardait la terre, et ce n'est qu'une grande attention, qui permettait de saisir, parfois, le regard qu'il jetait à la dérobée sur une passante, que ses pas effleurant le sol lui faisaient reconnaître.

Puis, aussitôt, sa vue se reportait devant ses pas et il repartait plus vite encore.

Il était convenablement vêtu, sa mise était correcte, sinon riche, mais ses vêtements étaient chiffonnés à faire croire qu'ils sortaient d'une étuve ; son chapeau de feutre mou, qui dissimulait en partie son visage, tant il le portait enfoncé sur la tête, accusait, également, le peu de soins qu'on avait pris de lui.

Les mains cachées dans les poches de son veston étroitement boutonné, sans hâter jamais, ni regarder à droite et à gauche, il descendait les trottoirs, traversait les rues, risquant à ces moments d'être écrasé par les voitures qui passaient au galop de leur attelage.

La course avait un but, c'était évident ; il y marchait tout droit, sans distraction inexorablement.

En passant devant l'église Notre Dame des sons de cloches carillonnant midi ne l'avaient pas distrait, son attention n'avait pas été éveillée ; pas plus, d'ailleurs, qu'il n'avait paru être troublé quand il était venu donner étourdiment, brutalement, dans les jambes d'un homme qui passait, tenant serrée par le bras une jeune et jolie femme dont ce heurt interrompit le rire.

Cette brutale et imprévue rencontre eut, en effet, une conséquence immédiate, éminemment dramatique.

—Ciel ! lui ! dit la jeune femme, pâlie soudainement.

L'homme qui l'accompagnait allait, à ce moment, en termes vifs, faire grief au malotru d'être venu se jeter ainsi sur lui, manquant de le faire tomber. L'exclamation de sa compagne détourna son humeur.

—Lui ? dit-il. Qui ça, lui ! Ah !.....

Son attitude changea sur le champ. Serrant les dents et les poings avec rage, avec, dans le regard, une haine féroce, il fit mine de s'élancer. Mais, désespérément, en le suppliant, la femme le retint, des pleurs dans la voix.

—Jean, je t'en prie ! dit-elle.

A ce moment, le sombre et mystérieux promeneur, obéissant à une véritable sensation télépathique, parut s'émouvoir tout à coup. Un frisson le secoua de la tête aux pieds ; d'un bloc, il se retourna et, brusquement, s'arrêta, la tête droite et les mains convulsivement serrées, hors de ses poches.

Un double cri d'horreur jaillit à sa vue ; un mouvement de recul instinctif élargit l'espace qui séparait les antagonistes : devant le couple, maintenant un étroitement se dressait encore l'homme qui avait failli compromettre à jamais leurs rêves d'avenir !

La figure de celui qu'ils considéraient, avec raison, comme un misérable, était effroyable, inhumaine dans son aspect : l'œil droit seul rappelait un visage ; tout le reste de la face ne formait que des coutures, des bosses, des trous. Le nez, les lèvres était violacés, livides. C'était affreux !

Le malheureux défiguré de la sorte et que les lignes de son corps, la coupe de ses vêtements, avaient seules pu faire identifier, car il était bien méconnaissable, avait répondu aux cris poussés à sa vue par une sorte de sanglot qui lui déchira la gorge, laissant entendre autant de rage que de douleur.

Un instant, il parut hésiter s'il ne se jetterait pas en avant à corps perdu : mais cet acte, il ne le fit point. Le corps tout secoué par un immense désespoir, les bras détendus, il fit demi-tour et repartit sans rien dire, la tête plus basse encore.

—Le malheureux ! dit Jean à sa femme, le malheureux, il est bien puni !

Devant ce mutilé, sa colère s'était calmée ; il reprit le bras de sa femme et tous deux s'en allèrent, soudainement attristés et silencieux, se retournant parfois pour regarder celui n'était plus qu'un horrible masque et qui finit par disparaître, au tournant de la rue, le long de la Seine vers laquelle ses pas le portaient.

Maintenant, cet homme parlait à mi voix ; il monologuait, ponctuant ses phrases par des gestes saccadés, ne tenant aucun compte de la curiosité qu'il éveillait chez les passants qui s'écartaient de son chemin, craignant voir en lui un fou, un agité, un homme en tout cas bon à éviter : " Quel démon m'a tenté, disait-il. Quel mobile m'a fait commettre mon acte ? Elle si aimable, si belle, si peu méchante ! Comment l'idée de mon noir et lâche forfait a-t-elle pu me venir ? Avoir voulu la défigurer, abîmer à jamais ses traits, la faire souffrir comme je souffre ! En avoir voulu faire un horrible masque, un repoussoir ! Elle qui est habituée à voir les sourires éclore à son passage, sur les visages les plus moroses, qui met la joie partout où elle se trouve.

" Elle ne m'aimait pas ! C'était là mon grief. Je n'avais pas su conquérir l'autre, gagner son cœur !"

Un grand geste découragé montra son état d'âme ; un profond soupir soulevait sa poitrine.

Il reprit ses méditations, essaya son cerveau dont l'on coulait des larmes, et s'arrêta regardant le fleuve, dont les eaux coulaient amoureuses et vivement agitées par le passage d'un bateau de voyageurs.

Non loin de lui, des enfants jouaient sur un tas de sable. A sa vue, ils semblèrent méfiants ; sans aucune raison apparente, ils s'arrêtèrent sur place, leur rire, leur bonheur inconscient de vivre et de s'agiter, de crier, de chanter, tout s'arrêta.

L'homme les fit peur ; ils s'enfuirent bien vite.

Du coup, le malheureux eut conscience que tout était bien fini : " Voilà, se dit-il, que je fais peur aux enfants, sur mes pas, partout, c'est épouvante pour les uns l'horreur et la pitié pour les autres ; ma laideur est repoussante et je ne me sens pas la force de réagir contre la répulsion qu'il inspire. Personne ne me tendra plus la main...."

A quelque distance de l'endroit où il se trouvait, derrière la statue de Henri IV, un escalier permettait l'accès sur le quai. L'homme s'y engagea et, profitant de la solitude momentanée du bord du fleuve, descendit dans le courant en se cendant un autre escalier pratiqué dans le bordage en pierres du quai.

Des passants, qui le virent du haut du pont Neuf, s'élancèrent pour le secourir ; bientôt la berge fut noire de monde, mais ce fut vainement que l'on recherchât le désespéré vivant. Sans hésitation, il était entré dans l'eau jusqu'aux genoux, puis il avait ployé le corps, ramené les mains jointes en avant et avait plongé sous un chaland amarré près de là.

Le lendemain était un dimanche. Dans un petit appartement de la rue Chanoinesse un homme et une femme s'occupaient : la femme aux multiples soins que réclame l'entretien d'un ménage, l'homme lisait un journal. Soudain, il interrompit sa lecture.

—Berthe Berthe ! s'écria-t-il

La jeune femme, péu blème impressionnée par cet appel impérat f, accourut.

—Tiens, lis, dit-il en la voyant.

Et il lui plaça sous les yeux le journal, la mettant à même de juger s'il avait eu de quoi s'émouvoir brusquement.

En tête des faits divers se trouvait le récit suivant. Elle le lut d'un trait.

" Désespéré d'être défiguré "

" On a repêché, hier soir, dans la Seine, près du pont Neuf, à Paris, le corps d'un désespéré qui, deux heures plus tôt, s'était jeté dans le fleuve. Les sauveteurs avaient pu retrouver son corps dans les premiers moments, car il dut, longtemps, rester accroché sous un chaland où les perches ne pouvaient parvenir. Les premières constatations ont permis d'établir l'identité du défunt et de connaître les causes de son désespoir. Une lettre trouvée sur lui dit en substance : " Je me nomme Pierre L..... ; j'ai vingt et un ans. Je suis bijoutier. J'aimais une jeune fille, elle ne m'aimait pas et ne voulut pas rompre avec son fiancé, qui, aujourd'hui est son mari. J'ai voulu me venger en la vitriolant. Son fiancé, avec lequel elle se trouvait, devina mon geste et m'envoya le bol, dont j'allais jeter le contenu au visage de celle à qui j'en voulais mortellement, en plein visage.

" Je viens de passer trois mois à l'hôpital. Mes souffrances furent grandes ; mais, maintenant que je me suis vu dans une glace, je souffre encore plus. La mort peut seule me délivrer, adieu....

La jeune femme laissa le journal tomber à terre, regarda son mari qui songeait, l'œil vague, se jeta à son cou, lui disant dans une caresse :

—Mais, ce n'est pas ma faute, Jean !

Les épingles à chapeau.

Ils en ont aussi, en Angleterre !

Je veux parler de ces dangereuses épingles à chapeau avec lesquelles les dames assouvissent la rancune sournoise qu'elles gardent au sexe fort.

Un magistrat de Londres, M. Plowden, jugeait il y a quelques jours une dame coupable d'avoir blessé un constable avec une épingle à chapeau. Au cours des débats, l'honorable magistrat a prononcé ces paroles judicieuses :

"On ne devrait pouvoir porter une épingle à chapeau qu'en vertu d'un permis ; elle est entre les mains d'une femme une arme aussi dangereuse qu'un revolver entre les mains d'un homme. On peut même ajouter que l'épingle est beaucoup plus redoutable, car on n'a jamais vu un honnête bourgeois éborgner en souriant son voisin d'omnibus avec un revolver caché dans son chapeau."

Choses et Autres.

Les deux cents pièces d'une table de toilette. — Courriers héroïques -- Comment on dissimule une correspondance.

L'automne a fait son entrée : pluie et fraîcheur l'accompagneront sans doute, et personne ne s'en plaindra.

Nous n'avons pas encore atteint les fraîcheurs et déjà les almanachs paraissent aux vitrines des libraires. C'est un pronostic d'hiver.

A propos d'almanach, j'en feuilletais un ces jours-ci, qui date de 1780. Plus d'un siècle. Ce petit livre figure dans la bibliothèque d'un de mes amis qui le garde en raison de sa rareté. J'y ai trouvé une page curieuse : c'est la liste d'accessoires de toilettes dont nos aïeules se servaient.

On voit là combien la coquetterie exigeait déjà d'application et d'adresse minutieuse.

La table de toilette que décrit l'almanach comporte 200 pièces et elle est représentée comme fort incomplète. On n'y trouve, en effet, que 43 eaux de toilette ; il est vrai qu'il faut y joindre 19 sortes de lotions d'alcool et 16 d'essences. Cinq blocs d'alun adoucissaient la peau. On l'oignait de 34 pommades et de 11 espèces d'huile. Il fallait 5 flacons de vinaigre, 6 boîtes de pâtes, 16 savons, 23 poudres, 13 sortes de rouge, 20 paires de gants et de mitaines, 15 boîtes de mouches en velours, en satin, en taffetas, 10 sortes de poudres dentifrices, 8 sachets à odeur, 3 flacons de lait virginal et 10 sortes de pastilles destinées à parfumer le souffle.

Etonnez vous après cela qu'une grande dame, au siècle dernier, dût passer plus de trois heures à sa toilette.

Il est vrai que, pendant ce temps, ses adorateurs lui tenaient compagnie la mettant au courant des événements du jour. C'était la gazette parlée. Il faudrait avoir la langue bien pendue aujourd'hui pour détailler ainsi les faits quotidiens.

Ils se suivent, se multiplient, se pressent !

Encore s'ils étaient heureux, en général ! Mais c'est le contraire qui arrive. César Girodot qui avait demandé à son notaire de lui préparer un brouillon de testament, s'écriait en le lisant : "Mais on ne parle que de ma mort là-dedans !" Lisez les journaux, on n'y parle guère que de choses tristes !

Vous n'attendez pas que je vous fasse ici l'énumération des incidents du jour, et je me garderai bien, après tant d'autres, de vous parler des affaires marocaines. Ce ne fut pas toujours une question gaie, et il n'y a pas bien longtemps encore, la guerre dressait sur l'Europe son sinistre étendard, et ceux qui avaient vu l'Année terrible se plaisaient à évoquer avec plus d'ardeur leurs tragiques souvenirs.

Je m'entretenais récemment de ces jours lamentables, avec un brave homme qui fut porteur de dépêches, et qui accomplit il y a quarante ans de véritables actes d'héroïsme.

Car ce fut une mission dangereuse entre toutes, que celle des porteurs de dépêches.

Quand les braves gens qui en étaient chargés, surpris par l'ennemi tombaient sous ses balles, ce n'était point dans l'éclat du combat, en présence de leurs compagnons d'armes : non, ils périssaient dans une sorte de guet apens, et leur mort fut ignorée. N'importe ! Ils se sacrifiaient à la patrie !

Le 19 septembre 1870, Paris se trouvait séparé du reste de la France, et le cercle de fer qui enserrait la capitale allait de jour en jour devenir plus étroit. On sait à quels ingénieux moyens on eut alors recours pour correspondre avec les départements. On employa d'abord les ballons, puis les pigeons. Mais on ne pouvait livrer au hasard les dépêches militaires : il fallait trouver des auxiliaires sûrs.

Une vingtaine de facteurs de l'administration des postes réussirent particulièrement dans cette vaillante entreprise. C'est d'abord le brave Gême qui fit six voyages ; puis les facteurs Poulain, Chourier, Bécoulet de Paris, et Létoile, facteur à Fontenay-aux-Roses, qui déjouèrent à plusieurs reprises la vigilance des Allemands, et encore Richard, de Nogent, qui tomba sous les balles allemandes, et aussi Flamand et Dauvergne, gardiens de bureaux de quartiers, à Paris, qui allèrent porter à la Délégation du gouvernement de la Défense nationale, à Tours, les messages dont ils étaient chargés.

On a évalué à plus de trois cents, le nombre des courriers partis de Tours et de Bordeaux pour Paris. Quant aux tentatives de sortie de Paris, elles se renouvelèrent plus souvent. La première fut effectuée par le facteur Brare, qui fut tué en revenant de Tours, et au moment où, à Carrières Saint-Denis, il se jetait dans la Seine. Un monument lui fut élevé ainsi qu'au facteur Gouvault qui rendit des services considérables à l'armée en portant les correspondances.

Il n'était pas facile de dissimuler ces messages. On les portait dans le bout ferré d'une canne, dans les baleines d'un parapluie, dans les manches de couteaux. Un des messagers avait fait inscrire les dépêches qu'on lui confiait à l'encre invisible sur les feuilles d'un cahier de papier à cigarettes. Un autre postier portait les siennes, finement roulées, dans un crayon à moitié creusé et ainsi transformé en étui....